

BEYOND INDIGENEITY

Coca Growing and the Emergence of a New Middle Class in Bolivia

Alessandra Pellegrini Calderón

2016. Tucson: The University of Arizona Press. ISBN 978-0-8165-3310-7. 205 p.

Texte: Jérémie Voirol, University of Manchester

L'ouvrage d'Alessandra Pellegrini Calderón nous plonge dans le monde des producteurs de coca de la région des Yungas en Bolivie. À partir d'une recherche ethnographique de terrain de longue durée, l'auteure s'intéresse aux activités économiques des membres d'un petit village situé au pied des Andes et à leur identification. Cette étude s'inscrit dans le champ de l'anthropologie économique et américaniste.

Depuis l'extérieur, les cultivateurs de coca des Yungas semblent être le prototype de l'«autochtone» («*indígena*» en espagnol, «*jaqi*» en aymara); ils parlent aymara, sont descendants de migrants autochtones des Andes et sont cultivateurs de coca, plante associée à l'autochtonie. Cependant, et bien qu'ils puissent en retirer des avantages dans le contexte bolivien et international actuel, ils ne s'auto-définissent pas de la sorte. Tout au long de l'ouvrage, l'auteure s'attache à en élucider les raisons en mettant en lumière les enjeux, surtout économiques, qui façonnent leur identification comme «*Yungueños*» principalement.

L'introduction pose le contexte historique, politique, économique et légal de la production de coca dans la région des Yungas et en Bolivie, tout en l'inscrivant dans la scène internationale (pressions pour son éradication dès les années 1960). La culture de la coca a une importance économique considérable depuis l'époque préhispanique jusqu'à nos jours. En effet, la feuille de cette plante est consommée en abondance par les autochtones des Andes et jouit d'une grande valeur rituelle, sacrée et de sociabilité. De plus, le marché lié à la cocaïne a pris de l'ampleur depuis le siècle dernier.

Dans le chapitre 1, l'auteure souligne que le début du 20^e siècle a été marqué par une période de peuplement des Yungas, notamment par des migrants provenant de la région andine, à cause des besoins en main d'œuvre dans les champs

de coca. En s'intéressant particulièrement aux discours d'intellectuels locaux, et en mêlant sources orales, historiques et archives, l'auteure montre comment émerge une identité à base géographique, fortement liée à la culture de la coca. Ainsi, la catégorie de Yungueño repose sur l'idée que cette activité aux Yungas est «traditionnelle» (issue du temps préhispanique), de sorte qu'ils cherchent à se démarquer, d'une part, de la production qui alimente le marché de la cocaïne et, d'autre part, à s'opposer à l'autre grande région *cocalera*, le Chapare, qui ne peut pas revendiquer un lien historique si profond et qui est soupçonnée d'être impliquée dans le trafic illégal. Contrairement à l'argument de l'autochtonie, les Yungueños n'accordent pas d'importance au moment de la colonisation espagnole dans leur perception de l'histoire et se considèrent comme issus de différentes origines ethniques (Aymaras, Quechuas, Lecos).

Le chapitre 2 nous emmène dans le processus de production de la coca. L'auteure l'analyse comme une éthique de vie liée à une certaine rationalité économique qui valorise la croissance (de la production, de l'étendue des champs, des profits). Si de nombreuses études focalisées sur les Andes mettent en évidence que la coca «fait» la personne – par son rôle central dans la ritualité et la sociabilité – Alessandra Pellegrini montre qu'elle a la même fonction aux Yungas, mais par le fait de posséder des champs et de les travailler. En effet, cette activité nécessite différents types de collaboration (le plus souvent monétarisés) au sein du village. Certains mécanismes de redistribution des gains des producteurs les plus prospères existent, particulièrement la participation financière aux fêtes locales et le parrainage («*compadrazgo*»), tout comme on peut le retrouver dans de nombreuses régions andines. Cependant, l'accumulation est valorisée, créant ainsi des inégalités. D'un point de vue yungueño, cet aspect les différencie des autochtones qu'ils identifient comme pauvres et communautaires.

Dans le chapitre 3, l'auteure aborde la vente de coca, qu'elle met en relation avec le développement d'une citoyenneté bolivienne. Cette activité est permise par le gouvernement d'Evo Morales pour les producteurs depuis 2006 et est fortement régulée et contrôlée. Elle a ainsi engendré d'importants revenus financiers pour ceux qui la pratiquent. Les contacts avec des fonctionnaires et les déplacements à travers le pays qu'elle génère matérialisent les relations avec l'État et l'idée de ce à quoi peut ressembler la «Bolivie». Ainsi, l'auteure voit l'activité de vente des Yungueños comme essentielle pour comprendre leur identification; elle leur permet, pour un certain nombre en tout cas, de devenir prospères tout en restant liés à la terre, ce qui les positionne entre les catégories d'«autochtones» – vus par les Yungueños, l'État et de nombreux anthropologues comme des agriculteurs pauvres – et de «métis» («*mestizo*») – considérés le plus souvent comme urbains.

Le chapitre 4 montre comment les idées d'«histoire» et de «tradition», éléments essentiels dans les discours de l'autochtonie, sont réappropriées par les Yungueños en vue de s'assurer une certaine exclusivité économique liée à la culture de la coca. Ils s'appuient notamment sur la terminologie légale de l'État qui fait des Yungas la zone «traditionnelle» et du Chapare l'aire «transitionnelle». Définie comme «patrimoine culturel» (principalement associé aux populations autochtones) et «ressource naturelle», la coca est soutenue par le gouvernement de Morales qui se donne en même temps un certain pouvoir pour en gérer sa dimension économique. Si cet aspect convient aux Yungueños, ils revendiquent cependant plus de restrictions, c'est-à-dire envers le Chapare, qui n'est pas désigné comme «traditionnelle». Ils adoptent ainsi une approche de libre marché et protectionniste selon leurs intérêts et même s'ils peuvent rejoindre le discours culturaliste de l'État concernant la production de la coca, l'enjeu pour eux est bien économique.

Dans le chapitre 5, l'auteure met en lumière la dimension morale de la conception de l'économie de la part des Yungueños, à travers leur interprétation du «*kharisiri*», voleur de graisse humaine dont la victime meurt, phénomène bien connu dans l'anthropologie andine. Cette dernière nous avait habitués à voir dans le *kharisiri* le dominant blanc qui prend pour cible les autochtones dominés. Dans les Yungas, c'est l'inverse ; ce personnage est toujours un autochtone pauvre des Andes qui vend ensuite la graisse pour en retirer un important profit. Ainsi, les Yungueños la considèrent comme relevant de l'économie de marché (tout comme la coca), mais délégitiment sa transaction, car elle génère des gains sans travail. Il s'agit d'une économie immorale, contrairement à celle de la coca. Par conséquent, contrairement à l'interprétation la plus répandue du *kharisiri* en anthropologie, l'appréhension

de ce personnage par les Yungueños ne constitue pas une résistance au capitalisme et à l'exploitation des plus faibles. De plus, elle fait émerger une morale qui diverge de celle, anti-néolibérale, qui est attribuée aux autochtones par l'État. L'autochtone constitue ainsi une nouvelle fois un «autre» auquel les Yungueños ne s'identifient pas.

La conclusion insiste sur le fait que l'identification des Yungueños se base sur des considérations principalement économiques – renforcées par des arguments spatiaux et historiques – et non pas culturelles ou ethniques. L'auteure cherche ainsi à les définir comme une classe moyenne, mais d'un type particulier, puisqu'ils ne sont pas urbains et que leurs ressources économiques proviennent de la terre et non pas d'activités commerciales seules ou de services. En effet, selon Alessandra Pellegrini, la mobilité sociale est souvent associée dans les Andes à un changement d'identification ethnique, à savoir un passage d'autochtone à métis. Cette étude nous invite ainsi à dépasser la dichotomie autochtone/métis, souvent prise comme acquise en anthropologie américaniste, et à considérer les classes moyennes comme multiples et caractérisées par une participation grandissante à la société nationale.

L'ouvrage dans son ensemble est très bien écrit et articule de manière fluide les passages ethnographiques – mêlant des descriptions de situations, de brefs portraits et des discours d'interlocuteurs – à ceux plus théoriques, historiques et qui font référence aux échelles nationales et internationales. Mais c'est bien la rigueur ethnographique, c'est-à-dire la faculté de prendre au sérieux les données, qui donne sa force à cette étude. L'auteure s'attache à décortiquer le sens que donnent ses interlocuteurs à leurs pratiques et aux termes qu'ils utilisent, ce qui l'amène à mettre en lumière leurs enjeux et à revisiter certaines notions qui peuvent paraître acquises en anthropologie américaniste, comme «autochtone», «traditionnel», «*kharisiri*», «*ayni*» (type de réciprocité répandue dans les Andes autochtones). Cette attitude intellectuelle ancre ce travail dans une anthropologie contemporaine qui ne se fait pas piéger par des présupposés culturalistes, comme cela aurait été le cas en considérant les Yungueños de prime abord comme autochtones et la coca avant tout comme élément sacré. Même si cette posture n'est pas unique, elle reste encore assez rare dans l'anthropologie des pays andins.